

MANŒUVRE ET ARTILLERIE

TOUKHATCHEVSKI

Au congrès de l'artillerie

Compte tenu du prochain congrès d'artillerie de l'Armée rouge, il est nécessaire de soulever pour discussion un certain nombre de questions urgentes liées à l'artillerie. Je dois dire que nous avons à plusieurs reprises organisé des congrès d'artillerie dans les districts, et en avons discuté à plusieurs reprises en profondeur dans l'EIT. Des problèmes d'artillerie et quelques provisions furent réglés. Nous devons maintenant organiser un congrès d'artillerie de toute l'Armée rouge, nous devons enfin définir les voies directrices pour le développement de la pensée artilleire, des tactiques et de la technique de l'artillerie. Cet article est proposé comme matériau pour le congrès.

Tir défensif et offensif

Tant en termes de propriétés techniques que tactiques, le tir se divise nettement en deux types : plat et monté. Je ne parlerai pas des aspects techniques et balistiques de ce numéro, mais je m'attarderai sur ses caractéristiques tactiques.

Les armes à tir plat (fusil, mitrailleuse, canon) se distinguent par une cadence de tir significative, une précision, une portée et une létalité élevée par rapport à des cibles vivantes. L'infanterie en progression subit des pertes colossales à cause du tir à plat. Pour surmonter cela, il faut s'allonger et lancer une compétition de feu avec l'ennemi. Ce n'est qu'après l'extinction de son feu qu'il est possible de poursuivre son offensive. Ainsi, le tir plat, dans son sens principal, a un caractère défensif ; s'il dispose d'une puissance suffisante, il ne permet pas à l'homme ennemi de s'approcher ouvertement de celui qui tire. Mais en matière de compétition pour la supériorité de tir, une arme plate est assez impuissante. Si l'ennemi est allongé dans les tranchées, bien adapté au terrain et représente des cibles insignifiantes, il est alors extrêmement difficile de le réduire au silence par un tir à plat. Le pourcentage de dégâts est énormément réduit. En même temps, l'effet moral est très insignifiant, car, d'une part, l'arme plate des défenseurs renforce leur invulnérabilité, et d'autre part, l'arme plate ne possède pas de projectile puissant. C'est particulièrement vrai pour le fusil et la mitrailleuse, mais le canon léger ne laisse pas non plus une impression sérieuse sur l'infanterie en défense. Seulement 42 lignes Les canons lourds produisent un effet moral grave, mais ils sont trop encombrants et peu nombreux. Cela découle de la conclusion que, par nature, le tir plat, étant une arme puissante de défense, est en même temps assez impuissant dans l'exécution des tâches offensives. Il est difficile de faire taire le défenseur par un tir à plat, et il est donc difficile de permettre à l'infanterie attaquante d'entamer un mouvement ouvert. Bien sûr, elle peut aider l'attaquant, mais cette propriété est nettement inférieure en puissance et qualité à ses capacités défensives.

Le tir monté, dont le principal représentant est l'obusier, présente des qualités complètement opposées. En raison de sa trajectoire raide, de sa cadence de tir nettement plus faible et de sa portée plus courte, il est moins efficace pour détruire des cibles ennemies réelles et ouvertes. D'un autre côté, en termes d'objectifs fermés, en termes d'objectifs superficiels, sa réalité est extrêmement vaste. En perçant toute couverture, visant facilement les points morts et, grâce à un calibre proportionnellement supérieur, faisant une impression déprimante sur le défenseur, le tir monté parvient à détruire l'élasticité matérielle et morale du défenseur dans les plus brefs délais. Si le tir à plat abat l'ennemi, alors le tir monté, au contraire, le fait sortir du nid. Cela ne permet pas de rester silencieux derrière la fermeture et de diriger un tir ciblé. Cependant, théoriquement, on peut supposer que les éclats d'obus,

c'est-à-dire des ouragans de feu sur la position fortifiée ennemie, ne lui donneront pas l'occasion de lever la tête hors des tranchées et, ainsi, de le forcer à cesser le feu. Mais la réalité du combat montre le contraire : les tirs d'éclats d'obus ont très peu d'effet sur une petite cible, qui est la tête du tireur. La dispersion des éclats est considérable, le réglage est difficile et, enfin, cela ne laisse pas une impression aussi déprimante sur l'infanterie défensive qu'un obusier. Ce dernier, tirant lentement mais plus facilement sur des cibles immobiles, enveloppant le défenseur dans des nuages noirs de fumée et de poussière et lui donnant un sentiment de totale impuissance, sape très rapidement sa stabilité morale et le force à refuser de poursuivre le combat. Chaque fantassin qui a vécu les épreuves du combat connaît bien et ressent cette différence entre un canon et un obusier.

Il est assez clair que l'infanterie est avant tout une arme défensive en termes de tir. Il a le tir le plus rapide et le tir le plus plat. L'artillerie, avec tous ses types d'armes, est une arme offensive bien plus puissante que l'infanterie. Même un canon peut éliminer des cibles ennemies mortes beaucoup plus facilement, poussant les tireurs au fond des tranchées qu'une mitrailleuse ou un fusil. Mais en même temps, le canon n'offre pas l'effet complet du tir destructeur, comme l'offensive l'exige. L'obusier répond pleinement à cette exigence. Bien que le canon soit puissant contre des cibles ennemies mobiles et réelles, l'obusier est moins adapté à ces tâches. D'un autre côté, pour la suppression du défenseur, pour la destruction de sa force matérielle et morale, c'est le premier outil indispensable. Ainsi, dans l'environnement des armes d'artillerie, le canon a un biais défensif, l'obusier un biais offensif. C'est pourquoi l'infanterie en avance est si attachée à l'obusier et exige si insistant son tir en avançant.

Tactiques combinées d'armes et d'artillerie

La nature des tactiques d'infanterie diffère fortement de celle de l'artillerie. L'infanterie est la branche des forces armées qui, par son offensive, par son attaque, doit frapper, détruire ou capturer la main-d'œuvre ennemie et ses moyens de lutte. Il n'y a personne pour aider l'infanterie ; Dans son offensive, il doit résoudre la tâche principale elle-même. Mais en même temps, disposant d'une arme à tir plat, essentiellement défensive, l'infanterie n'est pas toujours capable de résoudre les tâches offensives de manière autonome. L'artillerie en elle-même, sans infanterie, ne peut avoir aucune importance au combat. L'artillerie a du sens dans la mesure où elle aide l'offensive de l'infanterie ou de la cavalerie. En même temps, il faut prendre en compte, comme déjà mentionné plus haut, que bien que l'infanterie puisse accomplir ses tâches de manière indépendante, le feu défensif est désormais si fort que sans l'aide de l'artillerie, l'infanterie ne parviendra très rarement, et on pourrait même dire, jamais percer la zone fortifiée ennemie. Par conséquent, la préparation de l'artillerie et le soutien de l'artillerie dans l'offensive d'infanterie sont absolument nécessaires. Et en ce sens, les tactiques d'artillerie sont entièrement subordonnées aux intérêts de l'infanterie.

Cependant, cela ne doit pas mener à la conclusion erronée que l'artillerie doit soutenir les efforts de l'infanterie en progression dans tout le secteur. Peut-être que ces efforts de l'infanterie seront les mêmes sur tout le front de l'unité, mais leur importance est loin d'être la même. L'artillerie est rattachée aux troupes en tant que nombre qu'elle ne peut pas tracer la bonne route pour l'infanterie le long de tout le front de l'unité. Il ne réussit qu'un secteur donné à toucher la zone du défenseur à un point tel que l'infanterie peut accomplir avec confiance la tâche qui lui est assignée. C'est dans cette interaction entre infanterie et artillerie que nous devons chercher la clé pour démanteler les tactiques interarmes.

Nous avons l'habitude de beaucoup parler, nous avons l'habitude de faire des manœuvres approfondies. Mais en même temps, construire la manœuvre la plus décisive et la plus audacieuse d'une attaque d'infanterie et ne pas lui fournir de préparation d'artillerie signifie échouer la tentative offensive. Il est nécessaire de partir du principe que l'infanterie ne peut renverser l'ennemi en le défendant ou en l'attaquant que lorsque l'artillerie dans la zone

de son attaque principale est capable de développer un feu si puissant qu'elle empêche l'ennemi de se défendre. Sinon, l'offensive d'infanterie se déroulera toujours sous le point d'interrogation, le plus souvent elle se noiera dans des rivières de sang. Il ressort clairement que la nature même de la manœuvre, que le caractère même du regroupement des masses d'infanterie, est en grande partie prédéterminé par les capacités de l'artillerie. Si, par exemple, une division avance dans un secteur de cinq kilomètres, et qu'elle n'a que suffisamment d'artillerie pour toucher sérieusement un kilomètre de la position ennemie, il est alors évident qu'il n'est pas logique de faire attaquer l'infanterie principale à plus d'un kilomètre d'espace. En même temps, cela signifie aussi que le gros du corps de l'infanterie devra se déplacer densément formé dans cette petite zone, tandis que les quatre kilomètres restants seront occupés soit par les défenseurs, soit par des unités d'infanterie démonstratives.

Bien sûr, dans l'application de la méthode d'artillerie tactique mentionnée ci-dessus, il est nécessaire de connaître une limite raisonnable. Les tactiques interarmes, prenant en compte l'artillerie comme force principale pour tracer la voie d'attaque et, par conséquent, délimitant le secteur réel de l'attaque principale, ne doivent pas être entièrement subordonnées aux intérêts de l'artillerie dans le choix de la direction et du lieu de l'attaque principale. Ces conditions doivent être suggérées par des intérêts tactiques généraux, c'est-à-dire la disposition des forces ennemies, le terrain, la nature des voies de communication, les obstacles à l'arrière, etc. La portée de l'artillerie est actuellement si grande que, dans des conditions normales, elle doit être prête à soutenir par son feu concentré l'offensive des forces principales d'infanterie dans toutes les directions et en tout endroit le long de l'avant d'une formation donnée. Bien sûr, l'intérêt de l'artillerie dictera en partie le sien dans ces domaines également. Si, par exemple, le terrain ouvert, l'absence de positions fermées, l'absence de postes d'observation ne permettent pas à l'artillerie de concentrer son feu sur le secteur le plus avantageux d'un point de vue pratique, alors, bien sûr, le commandant des forces combinées devra se soumettre à la triste nécessité et faire une concession aux intérêts de l'artillerie. Mais c'est un cas exceptionnel, presque jamais rencontré, et normalement l'artillerie peut et doit fournir son feu pour toute tâche offensive d'un commandant d'armes interarmes.

Si les tactiques interarmes reposent sur un calcul aussi pratique et sobre, imprégné de possibilités réelles et matérielles, alors, premièrement, l'infanterie, portant le coup principal et soutenue par un feu d'artillerie écrasant, accomplira presque toujours facilement la tâche qui lui est assignée et en même temps rapidement et sans délai, brouillant ainsi les calculs de l'ennemi, l'empêchant de mobiliser des réserves et assurant sa défaite complète. D'un autre côté, l'artillerie aura aussi une tâche concrète très précise : la destruction massive d'une petite zone de la position ennemie. Il doit écraser tous les êtres vivants et morts ici, il doit complètement ébranler la puissance morale de l'ennemi et mettre « la terre en terre » dans cette zone.

Le calcul de la largeur et de la profondeur possibles du secteur pour sa destruction certaine par le feu d'artillerie ne peut être accidentel et ne doit pas être effectué à l'œil nu. L'expérience de portée de la manœuvre, et principalement l'expérience de la guerre, donne des conclusions et des données assez précises sur la quantité d'artillerie nécessaire pour détruire un kilomètre de la position ennemie. Il est vrai que les figures concrètes dont nous disposons ici appartiennent davantage au domaine de la guerre de tranchées. Mais il ne faut pas oublier que la forme de défense dans la guerre de position en 1918 est très proche de celle des guerres de manœuvre qui nous attendent, à en juger par toutes les réglementations et instructions dans les armées de nos adversaires potentiels. Tant dans la zone fortifiée de la guerre de position que dans la zone principale de défense de la guerre de manœuvre, la profondeur du site varie de un à deux kilomètres. Bien sûr, il y aura des réserves et des centres de mitrailleuses individuels plus profonds que cela, mais la ligne principale de défense peut être prise à une profondeur moyenne d'un et pas plus de deux kilomètres.¹ La seule différence

serait que dans les zones fortifiées, il y avait toute une mer de barbelés et de bâtiments en béton, tandis que dans la zone défensive maniable, il n'y aurait rien de tout cela. Mais la nature même de la disposition de l'infanterie est à peu près la même.

En mettant de côté la quantité d'artillerie nécessaire pour détruire un kilomètre de territoire fortifié, certaines des quantités nécessaires à la destruction du fil barbelé et du béton, nous pouvons trouver le nombre approximatif qui sera nécessaire dans une guerre de manœuvre pour accomplir la même tâche. En guerre de tranchées, il fallait en moyenne sept batteries de quatre canons pour un kilomètre d'une bande fortifiée. Voici les données de l'expérience de combat allemande. Il faut supposer que dans une guerre de manœuvre, pas plus de cinq batteries seront nécessaires pour la même tâche. L'expérience de nos artilleurs pendant la guerre de Sécession le confirme pleinement. Si nous prenons le manuel de terrain polonais, nous trouverons à peu près les mêmes chiffres.

L'offensive du bataillon d'infanterie polonais contre un ennemi organisé et bien retranché se déroule en champ ouvert, sur une bande large de 500 à 1000 mètres. Lors de l'attaque des positions fortifiées, cette bande se rétrécit à 300-400 mètres. Le bataillon est considéré comme capable de percer entre 1500 et 2000 mètres dans la profondeur de la position ennemie sans soutien. Si le bataillon reçoit un bataillon d'artillerie (trois batteries de quatre canons), il pourra bien sûr percer la percée, indépendamment de la résistance de l'infanterie du défenseur. La Charte, citant ces données, fait référence au fait qu'elles reposent sur l'expérience.

De là, nous pouvons tirer les conclusions suivantes.

En guerre mobile, trois à six batteries par kilomètre sont nécessaires pour percer un ennemi bien retranché, ce qui donne une moyenne de quatre et demi.

En guerre de tranchées, il faudra sept batteries et demie à dix pour percer les zones fortifiées sur un kilomètre, et en moyenne huit batteries et trois quarts. Sachant que les règlements polonais ont été élaborés sous influence française et que les Français, en raison du faible nombre d'obusiers, ont dû concentrer l'artillerie pour une percée en plus grand nombre que les Allemands, il nous sera clair pourquoi les Polonais dépensent presque deux batteries de plus que la norme allemande pour un kilomètre d'une position fortifiée.

Avec une telle force de tir d'artillerie, la défense de l'infanterie ennemie devient totalement impossible. Tous les obstacles artificiels sont détruits, les tranchées sont effondrées et les soldats sont complètement démoralisés. Si en même temps le tir est mené par des obusiers à trajectoire articulée et à faible dispersion de portée, alors l'infanterie attaquante peut s'approcher sans douleur de l'ennemi défenseur à la distance la plus proche. Et ce n'est qu'au dernier moment de l'attaque elle-même qu'il sera laissé à ses forces d'occuper les tranchées avancées ennemies, tandis que l'artillerie transférera son feu à la profondeur de sa zone défensive. Avec une telle préparation pour l'offensive, le commandant des forces armées interarmées peut prévoir à l'avance le déroulement de la bataille, car à la suite du premier affrontement, qui est généralement le plus difficile à prendre en compte, il sera assez confiant, et il sera beaucoup plus facile d'en calculer d'autres.

Quant au combat contre l'artillerie ennemie, il est nécessaire de distinguer deux positions. Si l'ennemi défend activement, mène une contre-offensive, ou est arrêté sous l'influence de notre contre-attaque énergique, l'ennemi peut disposer d'une quantité considérable d'artillerie, ce qui pourrait sérieusement entraver notre infanterie dans son mouvement offensif. Mais il peut y avoir un autre cas, le plus courant dans la guerre mobile, lorsque l'ennemi défenseur ne dispose que d'une faible force face à notre nombre largement supérieur. Dans une telle situation, son artillerie ne pourra pas jouer un rôle décisif pour arrêter notre infanterie en progression. Mais dans les deux cas, il reste nécessaire de prêter la plus grande attention à la lutte contre l'artillerie ennemie. Dans un combat maniable, cette compétition devient très difficile. Il n'est pas facile de reconnaître la position de l'artillerie, il n'y a pas assez de temps pour cette reconnaissance, et le tâtonnement et la recherche des

positions ennemies proches devient donc très difficile. En guerre de position, cette tâche était beaucoup plus facile. Là, l'artillerie resta longtemps aux mêmes positions et pouvait être reconnue depuis les airs, par des instruments de mesure acoustique, etc., et il fut finalement possible de collecter suffisamment de données pour ouvrir un feu concentré et meurtrier. D'après l'expérience de la guerre de tranchées, nous savons que pour accomplir cette tâche, il était nécessaire d'avoir, contre chaque batterie ennemie, de une à une et demie de contre-batteries de l'assaillant. Quant au combat maniable, il est difficile d'établir un chiffre exact, mais il faut supposer que 11/2 contre-batterie pour chaque batterie ennemie suffirait absolument. Le manuel de campagne polonais donne un chiffre beaucoup plus bas, à savoir : contre une batterie ennemie - un peloton d'artillerie de l'assaillant.

En général, il convient de noter que pour le combat de contre-batterie, le nombre de canons de batterie ne devrait pas jouer le même rôle que dans la défaite de la zone défensive ennemie. Si le succès dépend du nombre de canons et du nombre d'obus tirés, en action de contre-batterie, le nombre d'unités individuelles en concurrence avec les batteries ennemies est primordial. Une batterie de deux canons pas pire qu'une batterie de quatre canons peut empêcher la batterie ennemie de tirer sur notre infanterie en progression. Ainsi, avec une batterie de deux canons, un groupe de contre-batterie peut combattre avec succès l'artillerie ennemie et être inférieur à lui en nombre, s'il dispose seulement de batteries de quatre canons. Mais cela sera discuté plus en détail ci-dessous.

Je vais maintenant revenir un peu sur la question de la résolution des tâches combinées.

Si l'on part du concept de l'artillerie comme moyen principal et le plus puissant d'assurer l'offensive, alors le commandant des forces interarmes, après consultation avec le chef de l'artillerie, doit résoudre les questions suivantes. Premièrement, en tenant compte des données sur l'ennemi, sur le nombre probable de son artillerie, il devra décider de la question du combat en contre-batterie et de la quantité d'artillerie nécessaire à cela, et deuxièmement, il devra déterminer les capacités réelles de l'artillerie destinée à vaincre la zone défensive d'infanterie ennemie. Ces possibilités sont déterminées par le rapport entre le nombre d'artillerie disponible après l'allocation d'un groupe de contre-batterie et le nombre d'artillerie nécessaire pour détruire un kilomètre de la zone défensive. En d'autres termes : en divisant le nombre de batteries disponibles par cinq, le commandant combiné déterminera la largeur du secteur sur lequel il est possible d'effectuer un coup entièrement sécurisé contre les forces principales d'infanterie. En comparant les données obtenues avec la position de l'ennemi et la nature du terrain, le commandant combiné peut proposer un plan précis pour sa manœuvre et sa bataille.

Cette approche peut sembler assez formelle. Comment la réalité de la branche principale de l'armée, l'infanterie, peut-elle être subordonnée aux capacités de son frère artilleur ?! Cependant, la réalité du combat prouve que, bien que l'infanterie soit une branche indépendante de l'armée, les capacités défensives dans le combat moderne restent si grandes que l'infanterie attaquante ne pourra presque jamais les surmonter seule. Toutes les pertes sanglantes subies par l'armée tsariste par l'infanterie étaient précisément basées sur le fait que les plans d'offensives tactiques de l'infanterie n'étaient pas à la hauteur des capacités de l'artillerie. En même temps, le rejet d'une proportion aussi stricte des capacités d'artillerie par des tirs à la baïonnette émousse le sens conscient de la maniabilité. Une manœuvre en soi, non fondée sur des principes fondamentaux, non soutenue par des moyens techniques matériels, n'a aucune valeur et constitue la garantie la plus sûre de la défaite. Si un commandant interarmes distribue les unités qui lui sont subordonnées sans méthode définie, alors dans la masse, ses décisions s'avéreront vagues. Même s'il y a un regroupement massif d'infanterie, il peut s'avérer sans soutien d'artillerie. Si l'on base son calcul tactique sur les principes énoncés ci-dessus, alors les actions des troupes prendront inévitablement un caractère maniable, car

les secteurs des troupes sont toujours plus larges que ceux pouvant être sérieusement touchés par l'artillerie à leur disposition.

Par conséquent, le commandant des armes interarmées doit organiser involontairement le coup principal dans un petit secteur de son front, tandis que dans d'autres, il devra se limiter soit aux manifestations, soit à la défense. Attribuer aux unités des secteurs plus larges que ce que leurs forces d'artillerie peuvent réellement vaincre [205] n'est pas erroné. Après tout, il n'est pas nécessaire de renverser tout le front ennemi sans aucune interruption. Si un certain nombre de divisions voisines, occupant en moyenne quatre kilomètres, perçaient et battaient chacune un kilomètre et demi, il ne fait aucun doute que tout le front ennemi brisé et ébranlé serait sévèrement vaincu. Une telle méthode d'action est pleinement conforme à l'esprit de commandement manœuvrable des troupes, tout en offrant les plus larges occasions de prédire l'issue des affrontements de combat, puisqu'elle ne repose pas sur la divination ni sur l'espoir de l'héroïsme des troupes, mais sur une considération sobre des capacités matérielles.

Tâches de l'artillerie

Selon la nature des tâches, selon la nature de son activité au combat, l'artillerie est divisée en régimentaires, divisionnaires et corps d'armes. Je ne parlerai pas de l'artillerie militaire ou stratégique.

Tout d'abord, il est nécessaire de s'attarder sur l'artillerie régimentaire. Cette question est encore loin d'être claire pour nous. Nous distinguons l'artillerie régimentaire de l'artillerie d'escorte. En même temps, dans la vie réelle, en pratique, il sera difficilement possible de faire une telle division. Dans notre pays, les régiments reçoivent des « canons jouets » de 37-47 mm, etc., qui peuvent au mieux être considérés comme des mitrailleuses super-lourdes et ne correspondent guère au concept d'artillerie.

En même temps, la situation de combat nécessite toujours la présence d'une véritable artillerie. Tant dans l'ancienne armée que dans l'Armée rouge, pendant la période des combats, les régiments étaient toujours rattachés à une partie de l'artillerie divisionnaire. Cela est considéré par tous comme une mesure tout à fait opportune et nécessaire, et le taux de cette allocation atteint parfois 50 % de l'artillerie divisionnaire. Qu'est-ce que cela signifie ? Tout d'abord, le fait que de si petits calibres d'artillerie régimentaire, qui sont prévus dans le régiment, ne pourront pas satisfaire et résoudre toutes les tâches indépendantes qui se présentent au régiment. Le régiment aura besoin d'artillerie de campagne normale. Sans elle, l'artillerie divisionnaire centralisée ne pourra pas toujours apporter un soutien au régiment aux bons moments et aux bons endroits. Plus de détails sur les tâches de l'artillerie régimentaire lors de l'offensive et de la défense seront ci-dessous. Mais ici, je ne parlerai que de certaines dispositions concernant l'artillerie régimentaire. Doit-il se déplacer avec l'infanterie, avec les unités d'infanterie avancées comme les mitrailleuses ? Bien sûr que non. Après tout, même les mitrailleuses lourdes sont difficiles à avancer sur un champ d'attaque ouvert. Cette tâche sera désormais beaucoup plus facile à réaliser avec des mitrailleuses légères et des pistolets-mitrailleurs. Même un canon de 37 millimètres ne devrait pas bouger sans but alors que l'infanterie avance. Disposant d'une portée suffisante et occupant des endroits abrités pratiques, il pourra fournir un soutien à l'infanterie au bon moment sans changer sa position de combat. Bien sûr, lors de la percée, il devra se déplacer avec l'infanterie et même rattraper ses unités avancées. Mais cette tâche autrefois, dans la guerre de manœuvre et la guerre de position, n'était pas assurée par des canons jouets, mais par de vrais obusiers de 3 pouces voire légers.

Ainsi, il n'existe pas de motifs particuliers pour rendre l'artillerie régimentaire radicalement différente de l'artillerie de campagne ordinaire. Bien sûr, il doit être léger pour faciliter les déplacements, mais ici, vous n'avez pas besoin de vous laisser emporter par les

tâches fantastiques de le rouler sur vos mains à travers le champ de bataille. Avec un tel déplacement, l'infanterie aurait abandonné ce canon comme lest inutile. Si cette arme est peu utile, de petit calibre, elle sera abandonnée encore plus tôt, car elle ne pourra pas apporter de bénéfices significatifs. En même temps, chaque commandant d'infanterie souhaite et ne refusera jamais d'avoir un vrai canon de 3 pouces à sa disposition. La pratique des guerres impérialiste et civile confirme que cette artillerie a en réalité toujours existé sous forme d'artillerie d'escorte. Dans le cas de commandants d'artillerie énergiques, ces batteries pouvaient soutenir à la fois les troupes en percée et en poursuite aux moments critiques. Tout cela conduit à la conclusion que le régiment a besoin d'une artillerie puissante, que cette artillerie ne doit en aucun cas être « jouette ». Il doit accomplir toutes les tâches privées du régiment. Par conséquent, avec la présence de cette artillerie, en règle générale, il n'y a pas besoin d'artillerie d'escorte. Il me semble que c'est l'une des questions les plus importantes, et il est impossible de résoudre correctement les tâches du combat d'artillerie sans appliquer cette mesure. Ce n'est que dans de telles conditions que l'artillerie divisionnaire ne sera pas fragmentée et, au contraire, la règle principale de son usage sera la centralisation du commandement. Plus de détails sur les tâches et les calibres de l'artillerie régimentaire seront donnés ci-dessous. Mais même aujourd'hui, on note clairement que l'artillerie régimentaire doit frapper avec un type normal d'artillerie de campagne, aussi légère et mobile que possible.

L'artillerie divisionnaire constitue la principale masse d'artillerie, avec son feu concentré elle devrait ouvrir la voie à l'infanterie en progression. Face à son feu, les fortifications, les obstacles artificiels et l'endurance morale de l'ennemi doivent sembler impuissants. Pour atteindre cet objectif, l'artillerie divisionnaire doit être centralisée dans son travail de combat, ses objectifs ne doivent pas être dispersés ou indéfinis, c'est-à-dire qu'elle doit correspondre exactement à ses capacités matérielles. Ces possibilités ont déjà été discutées dans le chapitre précédent.

Enfin, l'artillerie du corps. Sa tâche principale sera de combattre l'artillerie ennemie. Nous avons désormais une vision complètement erronée de l'artillerie de corps. Il inclut des échantillons lourds, et le but même de l'artillerie de corps n'est pas du tout clair. Il s'avère que l'artillerie de corps avec ses gros calibres devrait compléter l'artillerie divisionnaire où cette dernière devra combattre avec du béton ou même avec des fermetures importantes. Ainsi, il n'existe pas de division fonctionnelle entre l'artillerie de corps et de division, et en même temps, la pratique du combat exige la séparation de ces questions fondamentales. Le combat contre l'infanterie ennemie, qui est la tâche principale de l'artillerie divisionnaire, ne peut être combiné qu'avec le combat contre l'artillerie ennemie ayant la principale violation de la commodité. Cette lutte, bien sûr, doit être confiée à des mains spéciales, à savoir dans l'artillerie du corps. Si l'on prend en compte la possibilité de donner au corps des unités d'aviation et d'aéronautique dans les directions décisives, ce qui ne peut pas être dit de la division, alors la commodité de combattre l'artillerie ennemie ne peut être réalisée avec une évidence totale qu'à l'échelle du corps. Mais tout comme l'artillerie divisionnaire ne pourra dans de nombreux cas pas refuser de combattre l'artillerie ennemie, l'artillerie du corps ne pourra pas s'empêcher d'être distraite par le combat contre l'infanterie ennemie. Ci-dessous, les tâches de l'artillerie des différentes formations dans différentes situations de combat seront abordées plus en détail.

La résolution du deuxième Congrès du ZNO du front occidental sur les tâches de l'artillerie régimentaire pendant l'offensive dit ce qui suit : « L'artillerie régimentaire tire sur des cibles réelles, techniques et aériennes apparaissant rapidement, sur des nids de mitrailleuses et d'autres points individuels. Il est souvent réparti entre les bataillons lors de l'offensive, de l'attaque, de la percée et de la poursuite. Pendant la période de rapprochement, il agit concentré. »

L'artillerie régimentaire aura deux types de tâches : contre des cibles réelles – sous forme de groupes de course séparés, ainsi que contre des chars, véhicules blindés, etc. et sur

des cibles mortes – sous forme de nids de mitrailleuses, tranchées individuelles, etc. Ainsi, l'artillerie régimentaire, qui doit être suffisamment mobile et peu nombreuse, doit être capable de mener à la fois des tirs plats et montés. Il doit être capable d'ouvrir le feu et d'abattre des nids de mitrailleuses sur les pentes opposées de la zone fortifiée ennemie. En même temps, il doit avoir une cadence de tir élevée, mais peut avoir une portée plus courte qu'un canon de campagne de 3 pouces. 5 – 6 kilomètres lui suffisent en abondance. Les obus dont elle avait besoin étaient des grenades et des éclats. Calibre suffisant - 3 pouces.

L'artillerie régimentaire devait être située approximativement dans la zone d'où l'infanterie finirait par faire demi-tour et engager un combat au feu avec l'ennemi. Sur un terrain moyennement accidenté, l'artillerie peut être amenée vers l'ennemi même à 1000 pas.

Quoi qu'il en soit, elle doit toujours être prête à un passage rapide à travers un espace ouvert. Par conséquent, elle ne montera pas aux mains des fantassins, mais des chevaux forts et robustes. Bien sûr, dans certains cas, pour prendre une position en secret, pour rouler sur un terrain camouflé, il sera parfois nécessaire d'abandonner les chevaux et de les rouler sur nos mains. Par conséquent, son poids ne devrait pas être trop élevé. Mais le changement de position, plus ou moins significatif, doit se faire par traction du cheval.

Lorsque l'infanterie passe à l'attaque, l'artillerie régimentaire la soutient par un tir de flanc, et dès que les cibles sont approchées, elle se retire de sa position et, malgré le danger, suit son infanterie. Avec un choc général, une percée du front, le défenseur concentrant tous ses efforts contre l'infanterie rongeante, un tel mouvement d'artillerie n'est pas fantastique. Il doit fournir à l'infanterie un soutien constant pour vaincre les nids de mitrailleuses, repousser les contre-attaques, etc., lorsque ces derniers percent la profondeur de la zone défensive ennemie. Une telle demande peut sembler peu probable. Si l'on imagine l'offensive d'infanterie répartie uniformément sur tout le front de l'attaque, qui n'est « soutenue » que par l'artillerie, alors, bien sûr, de telles tâches pour l'artillerie régimentaire seront impraticables, d'abord, car l'infanterie ne pourra pas remplir sa mission, c'est-à-dire ne pourra pas percer la fortification ennemie ni développer sa percée en profondeur. Mais si l'artillerie divisionnaire se prépare et avance à travers l'avance de l'infanterie avec un feu puissant, si le combat de contre-batterie tient ses tâches, alors l'avancée ouverte de l'artillerie régimentaire devient un fait absolument réel, prouvé par l'expérience de combat non seulement dans la guerre mobile, où le défenseur dispose généralement de moins de forces que l'attaquant, mais même dans la guerre de position, où le défenseur dispose d'une quantité énorme d'artillerie. En effet, les Français comme les Allemands traînaient invariablement des canons de 75 ou 76 millimètres derrière leur infanterie, et les Allemands traînaient même des obusiers de 105 millimètres. Cette artillerie d'escorte encombrante, malgré toutes les forces de défense de position, savait encore ouvrir la voie non seulement pour elle-même, mais aussi pour l'infanterie en progression.

Le même congrès de l'EIT sur la question de l'artillerie divisionnaire adopta les dispositions suivantes :

« Pendant la période de convergence, l'artillerie divisionnaire [209] combat l'artillerie ennemie. Lors de l'offensive d'infanterie, sa tâche principale et de choc est de tirer sur la ligne d'infanterie ennemie défensive. Ce tir doit être mené en concentration, évitant la fragmentation de l'artillerie, ce qui est tout à fait possible en présence d'artillerie régimentaire de 3 pouces, ce qui permet d'abandonner l'artillerie spéciale de l'escorte. »

Ces dispositions décrivent de manière assez claire et concrète l'étendue des activités de la principale masse d'artillerie des formations militaires. L'artillerie divisionnaire doit ouvrir une voie ouverte à l'infanterie en progression. Bien sûr, cette route ouverte abritera plusieurs nids de résistance inextinguibles, mais l'infanterie elle-même s'occupera de ces tâches mineures, en s'emparant des nids et par le feu de son artillerie régimentaire. L'artillerie divisionnaire doit briser la résistance organisée de l'ennemi défenseur. En même temps, il faut garder à l'esprit que les actions de l'artillerie divisionnaire en progression sont assez similaires tant lors du combat contre le défenseur que contre l'ennemi arrivant. Le fait est

qu'une contre-offensive ne peut être imaginée sous la forme de deux avalanches se dirigeant vers nous, approchant sans arrêt et sans aucune ligne gênée.

L'offensive d'infanterie est accompagnée d'un feu puissant de fusils et de mitrailleuses. Ce feu force chaque camp sur plusieurs lignes à s'arrêter et à entrer dans une compétition pour la supériorité en puissance de feu et, en comptant sur son artillerie, à s'approcher progressivement de l'ennemi. Ainsi, à l'échelle générale, même le camp attaquant sera présenté à l'artillerie divisionnaire comme quelque chose d'inactif, attaché à certaines lignes à certaines périodes de la bataille. Il aura assez de temps pour viser et subir cette zone à un feu concentré puissant. Si seulement l'artillerie divisionnaire accomplit cette tâche à temps, elle pourra vaincre la force offensive ennemie. Le feu de l'infanterie, des mitrailleuses et des mitraillettes débarquera systématiquement l'ennemi, tandis que le feu de l'artillerie le fera sortir de la fumée. Si seulement le feu d'artillerie est suffisamment puissant et concentré, et ne se disperse pas, alors éclipser l'ennemi ne poussera jamais ce dernier à passer à l'offensive, mais, au contraire, le forcera à battre en retraite et, au mieux, forcera un ennemi fort à rester immobile. Et dans cet état, les nerfs s'épuisent rapidement et au lieu d'une impulsion, l'apathie se crée.

Les périodes d'attaque et d'attaque sont les plus difficiles pour l'infanterie. Lors de l'approche, l'infanterie ne subit que le feu d'artillerie à longue portée de l'ennemi. Par conséquent, tous les moyens d'artillerie durant cette période, qu'ils soient divisions et corps, doivent être concentrés sur l'artillerie ennemie. L'artillerie régimentaire ne participe pas à cette compétition, car elle doit accomplir ses tâches pour aider l'infanterie à surmonter la zone de couverture de l'ennemi défenseur. Lorsque l'infanterie entre dans la sphère de tir réel de fusil et de mitrailleuse, lorsque le terrain ne lui permet pas d'avancer davantage, profitant des approches cachées, elle sort ouvertement et commence une compétition fusil-mitrailleuse. Ensuite, l'artillerie divisionnaire déplace le centre de ses efforts vers l'infanterie ennemie défensive.

Nous savons que dans l'ancienne armée, nous n'avions pas les bonnes vues sur la combinaison du tir d'artillerie avec l'offensive d'infanterie. Chaque fantassin ayant participé à la guerre sait par expérience à quel point les attaques ont été construites sans sens, comment, en vain, des vagues d'infanterie ont été créées, et comment de tels coups se sont noyés dans leur propre sang. Si nos attaques réussissaient contre les Autrichiens, qui ne voulaient pas se battre, ils étaient presque, en règle générale, réduits en miettes contre l'infanterie allemande. Il n'est pas nécessaire de fermer les yeux sur le fait que, peu importe à quel point l'infanterie est bien préparée, peu importe à quel point son moral est élevé, elle sera néanmoins, dans de nombreux cas, laissée à elle-même dans la lutte contre l'infanterie ennemie, impuissante à poursuivre l'offensive tant qu'elle ne sera pas soutenue par un ouragan de tirs d'artillerie. C'est la tâche que l'artillerie divisionnaire doit accomplir. La zone défensive dans les combats modernes semble profondément développée et en même temps discontinue, tant sur le front qu'en profondeur. Nids de mitrailleuses séparés, points de tir séparés, soigneusement camouflés et appliqués au terrain, situés à la fois sur le front et sur les pentes opposées des irrégularités – voici l'apparence de la zone défensive. Il va sans dire qu'il est bien plus difficile d'atteindre la concentration de l'effet dans une telle zone que dans les tranchées des tactiques linéaires. Dans la lutte à venir, il sera nécessaire d'utiliser largement des méthodes de tir sur les zones. Cela explique pourquoi un tel investissement en munitions et concentration d'artillerie est nécessaire, et pourquoi il est impossible de déployer de larges secteurs pour une avancée surprise dans la zone de l'offensive divisionnaire. Même les chiffres précédemment donnés concernant la proportionnalité des forces d'artillerie par rapport au secteur de percée ne permettent pas de toucher simultanément toute la ligne de défense dans le secteur brisé. Le commandant de l'artillerie divisionnaire devra élaborer un plan très précis pour la destruction successive des zones. Transférant le feu d'une ligne à l'autre, du premier plan de la zone à l'arrière-plan, au centre et vice versa, il devra balayer la résistance ici par un

puissant ouragan d'artillerie et créer chez l'infanterie défendante une attente oppressante de raids répétés. Ce n'est qu'avec de telles méthodes de « guerre carrée », accompagnées d'un choc pour la résistance organisée de la zone de défense, que le succès de l'infanterie attaquante est possible.

Il faut garder à l'esprit, lors de l'organisation du combat d'artillerie divisionnaire, que dans une bataille offensive, l'effet moral sur l'infanterie ennemie appliqué au terrain et à l'encastrement n'est pas tant la cadence de tir que la puissance du feu elle-même.

Dix grenades de 3 pouces ne feront pas la même impression sur l'infanterie que deux bombes de 48 lignes. Ainsi, lors de l'offensive, l'artillerie divisionnaire doit posséder des calibres puissants. Plus il possède d'obusiers, plus il sera facile pour l'infanterie attaquante d'accomplir sa tâche. C'est la thèse de base reconnue par tous les fantassins ayant traversé l'école difficile du combat offensif d'infanterie. Cependant, une part importante des artilleurs a son propre point de vue sur cette question. En se référant à la cadence de tir, à la pénétration, etc., ils prouvent souvent que l'infanterie attaquante ne s'intéresse pas tant aux obusiers, que les canons peuvent facilement accomplir les mêmes tâches. Ce n'est pas un nouveau conflit. Les artilleurs français, imprégnés de calculs théoriques sur le type d'artillerie et la quantité de métal pouvant être lancée dans une zone donnée à un moment donné, affirmaient fièrement avant la guerre que leur artillerie à canons était bien plus puissante que celle allemande, qui était saturée d'obusiers. Cependant, la réalité du combat dès les toutes premières batailles sur le champ de bataille s'est avérée tout le contraire. Les Français ne purent résister à l'offensive allemande. Leur infanterie s'est révélée impuissante et n'a pas pu opposer la résistance nécessaire. Vrai, l'artillerie française à canon, comme Gascouin le désigne, dans plusieurs cas, infligea de lourdes pertes aux Allemands, mais cela ne se produisit que lorsque l'infanterie allemande avançait impudemment, ne s'appliquait pas au terrain, ne faisait pas assez de reconnaissance et n'assurait pas un service de garde approprié. Si l'on considère tous ces cas plus que les notes de Joffre et d'autres chercheurs français et allemands, on verra que lors d'une bataille de manœuvre, les Français, d'une part, ne pouvaient pas attaquer avec succès l'armée allemande, et d'autre part, les Allemands accomplissaient facilement des tâches offensives. En même temps, le nombre et la formation des chasseurs français n'étaient guère inférieurs à ceux des Allemands. Cependant, Joffre et d'autres indiquent clairement que les troupes françaises n'étaient pas assez fortes. Nous ne devons pas fermer les yeux à la réalité, au fait que cela était dû à un manque d'artillerie française. Ces derniers possédaient des canons capables de toucher des cibles vivantes, dont il y en a si peu sur nos champs de bataille désertiques. En même temps, elle ne disposait pas d'obusiers, qui ouvraient si sûrement la voie à l'infanterie en progression, qui détruit cruellement les fortifications ennemies, désintégrant inévitablement la stabilité morale de la résistance.

Sur la question de l'artillerie de corps, le Congrès de l'EIT adopta une résolution à peine possible :

« Pendant la période de convergence, l'artillerie du corps combat les batteries ennemies, la coordonnant avec le travail de l'artillerie divisionnaire. Pendant l'offensive, sa tâche principale devait être de libérer l'artillerie divisionnaire du combat contre l'artillerie ennemie. Lors de l'attaque avec les forces libres, il aide l'artillerie divisionnaire à bombarder la zone d'infanterie ennemie. L'artillerie du corps est contrôlée centralement si le front du corps ne dépasse pas sept à huit kilomètres. S'il y en a plus, alors, en règle générale, il sera nécessaire de diviser l'artillerie du corps en divisions. »

Il a déjà été mentionné plus haut que la position de l'artillerie du corps dans notre pays est assez incertaine, on pourrait même dire indécente. L'artillerie du corps est un raccord au cas où l'artillerie divisionnaire ne parviendrait pas à briser un obstacle. En même temps, il est armé de gros calibres qui, avec nos mouvements rapides, accusent souvent un retard par rapport aux troupes. De ce fait, l'artillerie de corps est en quelque sorte négligée tant parmi les artilleurs que parmi les commandants interarmes. Bien sûr, cette situation est complètement

anormale. Compte tenu des tâches complexes et spécifiques de l'artillerie divisionnaire dans la lutte contre l'infanterie ennemie, l'artillerie offensive du corps doit la libérer des tâches de contre-batterie. Il devait disposer d'un nombre suffisant d'artillerie à canon, à longue portée et à tir rapide, grâce auxquels il pouvait lutter efficacement contre les batteries ennemies.

J'ai entendu cette fois des objections selon lesquelles en combat de manœuvre, une telle division fonctionnelle des tâches est absolument impossible, qu'il s'agit d'une approche théorique, que c'est l'héritage des vues positionnelles. Bien sûr, cela est totalement infondé. À mesure que la situation se complique, elle exige des droits et obligations encore plus clairement définis. Charger l'artillerie divisionnaire de toutes sortes de tâches revient à remettre en question l'opportunité de mener une bataille d'artillerie, et par conséquent le succès d'une offensive d'infanterie. Si l'on ajoute à cela la situation mentionnée ci-dessus selon laquelle une division ne peut pas disposer de moyens d'observation aérienne, alors les tâches de l'artillerie du corps et du chef de l'artillerie du corps dans la lutte contre les batteries ennemies deviennent absolument claires et irréfutables. Nous devons examiner attentivement la structure de notre artillerie et trouver les formes organisationnelles nécessaires qui correspondraient aux besoins de combat et à la réalité. En même temps, il est nécessaire d'étudier plus attentivement la question du choix des types de canons d'artillerie pour chacune des formations d'artillerie. Plus d'informations à ce sujet ci-dessous.

La défense peut être active et passive. Cependant, une défense active ne signifie en aucun cas que la bataille, dont elle est une partie intégrante, serait décisive et audacieuse. Peut-être bien le contraire. La défense active nécessite de très grandes forces pour la conclusion réussie de la bataille, et donc toute la bataille dégénère généralement en défense. Cela s'explique par le fait que l'activité consiste en des contre-attaques et une séparation profonde des réserves. Si l'ennemi qui perce, généralement bien plus fort que le défenseur, doit être vaincu par des contre-attaques, alors il est clair de savoir quelle doit être la taille des réserves allouées à la défense active. Si l'on ajoute à cela que l'offensive est généralement plus avantageuse que la défensive, qu'elle donne l'initiative et apporte une grande confusion et panique dans la défense en perçant sa ligne de résistance, il devient clair que pour le succès de l'action, la défense active doit disposer de forces au moins égales à celles de l'assaillant. Mais si cette condition est remplie, alors il est bien plus rentable d'attaquer que de défendre. De ce fait, la défense active est assez rare. Il est utilisé dans les cas où vous n'êtes pas encore prêt à agir activement et où vous ne souhaitez pas battre en retraite pour une raison ou une autre.

Au contraire, la défense passive est un élément nécessaire d'une opération offensive audacieuse. Il a pour mission de clouer l'ennemi au sol dans des directions secondaires, en utilisant un minimum de main-d'œuvre. Comment peut-on y parvenir ? Seulement en créant une zone défensive d'infanterie et de mitrailleuse, bien appliquée au terrain et renforcée par des obstacles artificiels. En même temps, il est possible d'obtenir une défense tenace sans introduire de grandes forces au combat.

Avec un tel système, les réserves ne sont pas nécessaires pour une contre-attaque, mais pour envelopper l'ennemi brisant avec une nouvelle bande d'infanterie et de mitrailleuses.

Il va sans dire que les capacités de l'artillerie en défense active et passive seront complètement différentes.

Comme mentionné plus haut, la défense active nécessite pour son existence au moins autant de troupes que l'assaillant. Il en découle que l'artillerie doit également être en force égale.

L'infanterie en progression n'a pas tant peur du feu d'artillerie que celui des tirs de fusil et de mitrailleuse. Ce dernier point constitue un obstacle pour l'agresseur. C'est pourquoi l'assaillant dirige ses forces principales d'artillerie vers la position défensive de l'infanterie. Le résultat de cette préparation d'artillerie dépend de savoir si la défense sera renversée ou si l'offensive sera renversée.

Ainsi, une bataille défensive peut certainement être gagnée s'il est possible d'empêcher l'artillerie de l'attaquant de vaincre l'infanterie de la défense. Le défenseur ne pourra accomplir cette tâche que lorsque ses forces sont généralement égales à celles de l'assaillant. Ensuite, l'artillerie défensive pourra allouer le nombre nécessaire de canons pour la défense contre les batteries, et le reste, le cas échéant, pourra même fournir un soutien actif à l'infanterie défensive, tirant des éclats précis sur les unités ennemies en progression. Beaucoup d'artilleurs insistent particulièrement sur le feu de l'artillerie défendante sur l'infanterie avancée, y voyant la garantie du succès de la défense. Mais tout cela ne sont que des phrases bruyantes, totalement dénuées de véritables possibilités.

Par exemple, prenons une division défendant dans un secteur de cinq kilomètres.

Pour chaque 100 pas de la position, l'infanterie peut déployer 1 mitrailleuse lourde, 2 mitrailleuses légères et 5 mitraillettes, sans compter les fantassins. L'artillerie, même les plus puissantes, comme les Polonais, ne peut déployer pas plus de deux tiers d'un même canon dans un même secteur ! Il est assez clair de cela pourquoi le centre de gravité de la défense des approches de la position ne repose pas sur l'artillerie, mais sur l'infanterie. Bien sûr, l'artillerie pouvait aussi bloquer le passage de l'infanterie en progression, mais pour cela il serait nécessaire d'avoir au moins six batteries de quatre canons pour chaque kilomètre de la position. Mais même une division aussi puissante que, par exemple, la division polonaise devrait occuper un secteur d'au plus de deux kilomètres en défense. Ce serait une absurdité évidente, car, avec un tel groupement, il serait plus avantageux de ne pas défendre, mais d'attaquer vigoureusement.

La défense passive a une application bien plus large. Toute opération audacieuse inclut généralement des sections passives de défense.

La défense passive doit, avec les moyens minimaux disponibles, retarder les forces maximales de l'ennemi pour la plus longue période possible. La base de la défense passive est une ligne de feu d'infanterie. Le résultat heureux de l'attaque dépend de la capacité de l'attaquant à organiser un tir d'artillerie systématique et puissant sur la zone de défense de l'infanterie. S'il parvient à faire cela, la défense est vouée à la destruction, car il n'y a pas de réserves sérieuses, et l'artillerie, après un certain temps, peut toujours toucher et démoraliser le défenseur. Ainsi, la plus grande aide que l'artillerie pouvait apporter à l'infanterie défendante était, comme en défense active, d'empêcher l'artillerie ennemie de tirer massivement sur la zone défensive. Si cette tâche pouvait être accomplie, les chances de défense seraient extrêmement accrues, car l'infanterie attaquante seule est presque incapable de franchir une zone défensive bien organisée. Mais, en tenant compte de la faiblesse de l'artillerie défensive par rapport à celle de l'assaillant, il devient assez clair que cette tâche principale de l'artillerie lui sera totalement impossible. C'est pourquoi la défense est de courte durée. Quoi qu'il en soit, une chose est claire : tant en défense passive qu'active, la tâche principale de l'artillerie réside dans la lutte non pas contre l'infanterie, mais contre l'artillerie ennemie.

Voyons maintenant quelles tâches l'artillerie défensive doit affronter dans différentes formations.

L'artillerie régimentaire assiste l'infanterie dans son tir sur les cibles ennemies réelles en progression. Il tire sur ses petits groupes, frappe des approches cachées, combat des chars, des avions, etc. En un mot, il est limité aux mêmes tâches que celles auxquelles font face les mitrailleuses d'infanterie.

L'artillerie divisionnaire, lors de la défense à l'approche de l'assaillant, tire principalement sur ses cibles d'infanterie. Si ces tâches peuvent être accomplies par l'artillerie régimentaire, il est alors plus avantageux pour l'artillerie divisionnaire de s'abstenir de tirer, afin de ne pas se révéler, et lors de l'offensive ennemie, de tomber sur son artillerie divisionnaire. Lorsque l'ennemi se lève pour attaquer, il transfère le feu à ses unités assaillantes. Dans cet esprit, une résolution sur la défense contre l'artillerie a été élaborée par

le deuxième Congrès de l'EIT du front occidental. C'est tout à fait compréhensible. La période la plus difficile pour l'infanterie en défense est celle de l'offensive et de l'attaque. Il doit prendre toutes les mesures possibles pour empêcher l'ennemi d'atteindre la ligne d'attaque, ou du moins pour l'admettre dans cette ligne gravement meurtrie et démoralisée. Cette tâche peut être accomplie au mieux par des mitrailleuses et des fantassins. Mais pour cela, ils doivent être libérés des attaques d'artillerie. C'est pourquoi l'artillerie divisionnaire se protège pendant la période d'approche, tente de rester inaperçue par l'ennemi et s'abat sur l'artillerie divisionnaire attaquante au moment où elle déplace son feu vers la zone défensive de l'infanterie.

L'artillerie du corps, en défense comme en attaque, a pour mission le combat de contre-batterie.

D'après les tâches énumérées ci-dessus, il devient assez clair que l'artillerie régimentaire et de corps doit être du même type que ce que nécessitent les opérations offensives. En général, on peut en dire autant de l'artillerie divisionnaire, avec la seule différence que si dans l'offensive de l'artillerie divisionnaire il est certainement plus avantageux d'avoir uniquement des obusiers, alors en défense un certain nombre d'artillerie à canons pourrait être utile. Cependant, cela n'est absolument pas nécessaire. Disposant d'une artillerie de corps équipée d'un nombre suffisant de batteries de canons, il est toujours possible de combiner le tir sur les batteries ennemies et en présence de l'artillerie divisionnaire à obusiers.

Organisation de l'artillerie

En résumant tout cela, nous arriverons inévitablement aux conclusions suivantes. L'artillerie régimentaire devait être équipée de canons de montagne de trois pouces, mais de type léger. L'artillerie divisionnaire, en tout ou en grand nombre, devait être composée d'obusiers légers. L'artillerie du corps devait être armée de canons longue portée et d'un certain nombre d'obusiers.

Il est intéressant de comparer l'artillerie des corps russes, français et allemands au début de la guerre de 1914. L'artillerie russe était nettement inférieure à celle des Allemands et des Français en termes de nombre de batteries, mais elle disposait tout de même d'un petit nombre d'obusiers. L'artillerie allemande disposait d'une puissante artillerie à obusiers, mais était quelque peu inférieure à la française en nombre de batteries.

Quels sont les résultats au combat d'une telle organisation d'artillerie ? On voit que les Allemands ont facilement mené des opérations offensives contre l'armée russe. Si cela peut encore s'expliquer ici par le fait que les soldats allemands étaient culturellement supérieurs aux Russes, alors cela ne s'applique plus à l'armée française. L'organisation et l'entraînement français étaient à la hauteur, et malgré cela, on voit comment les Français ont subi des revers continus dans leurs combats contre les Allemands dès le tout début de la guerre. Bien que les Français n'aient pas bien mené les opérations offensives, les Allemands les ont menées facilement. Il est tout à fait clair pour quiconque a de l'expérience de la guerre et connaît les tactiques offensives allemandes que l'un des éléments importants de la supériorité allemande était la présence d'obusiers dans leur artillerie. C'est pourquoi il serait juste d'évaluer les capacités offensives des unités militaires non pas par le ratio canons pour milliers de baïonnettes, mais par le rapport entre le nombre d'obusiers et de baïonnettes.

Le deuxième Congrès de la Société Militaro-Scientifique du Front de l'Ouest proposa l'organisation suivante de l'artillerie militaire.

Artillerie régimentaire : un type de canon de montagne monté sur un affût pliable. La portée est de 5 à 6 kilomètres, pour un poids maximum de 25 poods. Adaptez-le pour le traîner dans vos mains. Le régiment compte 6 canons.

Artillerie divisionnaire : canons de 3 pouces - 12 ; Obusiers de 48 lignes - 24.

Artillerie du corps : canons de 42 lignes - 18 ; Obusiers de 6 pouces - 12. Cela donnera à un corps de trois divisions 108 canons et 84 obusiers. Dans cette organisation, il y a environ 7,1 canons et environ 2,8 obusiers par bataillon. De plus, le corps fut jugé nécessaire de disposer de 12 canons antiaériens.

L'artillerie de l'armée doit avoir tout son matériel adapté à la guerre mobile et disposer de canons de 42 lignes et d'obusiers de 48 lignes dans sa composition.

Conscient qu'en notre pauvreté, il est difficile de passer immédiatement à une telle abondance d'artillerie, le Congrès de l'EIT a néanmoins jugé nécessaire de procéder immédiatement à certaines réorganisations, à savoir : retirer une batterie de chaque division faisant partie du corps et la transférer à l'artillerie du corps pour la formation d'un groupe permanent de contre-batterie. Si en même temps une batterie de deux canons est introduite, ce qui sera discuté ci-dessous, alors l'artillerie du corps sera suffisamment puissante pour rivaliser dans son secteur avec l'artillerie des armées les plus modernes.

Une telle division de l'artillerie est causée par les idées du taylorisme de combat. Jusqu'à présent, notre artillerie militaire n'avait pas une structure organisationnelle correcte, ce qui l'a fait s'être embrouillée dans les tâches pendant la bataille et ne savait pas comment les exécuter clairement et précisément.

Personnellement, mon avis dépasse celui du congrès EIT. Je considérerais qu'il serait plus pratique, dans le cas d'un grand projet, d'avoir l'artillerie *divisionnaire* composée exclusivement d'obusiers uniquement. Alors, en effet, toute l'artillerie serait construite sur le principe de ses missions et ses fonctions tactiques correspondraient à son matériel.

Je ne peux m'empêcher d'ajouter quelques mots supplémentaires sur les chiffres donnés par Brüchmüller dans son livre *Sur les percées allemandes* (Tableau 2){47}. Il est vrai que la référence à cette source peut être tactiquement dangereuse, car de nombreux artilleurs souhaitant discréditer mes opinions sur l'artillerie, m'ont à plusieurs reprises reproché de fonder toutes mes conclusions sur l'expérience de la guerre de tranchées, en particulier sur le livre de Brüchmüller. Mais je pense que pour un lecteur réfléchi, une telle conclusion serait impossible, et les personnes qui ne sont pas sérieuses peuvent être ignorées.

Nous savons bien en quoi les percées allemandes différaient de celles françaises. Les Français durent passer des semaines entières à préparer l'artillerie pour une percée, et les Allemands effectuèrent cette préparation pendant plusieurs heures, généralement pas plus de cinq. Quelle est l'explication à cela ? Tout le monde, y compris les écrivains français, souligne sans hésiter que les Français n'auraient pas pu faire de percées soudaines parce qu'ils n'avaient pas d'artillerie à obusier. Si l'on regarde les données du tableau 2, compilées sur la base des documents de Brüchmüller, on verra comment les Allemands ont assuré à l'infanterie une certaine percée après cinq heures de préparation d'artillerie. Dans ce tableau, le nombre de batteries opérant sur les fortifications françaises est divisé en quatre groupes. Le premier groupe frappant la partie avancée de la zone fortifiée : dans les quatre batailles ci-dessus, on voit un nombre écrasant d'artillerie à obusiers. À cela s'ajoute les mortiers comme arme de combat montée, bien que ce soit particulier uniquement à la guerre de position. On voit clairement que l'infanterie défendante peut être facilement ébranlée et ses défenses désorganisées par l'artillerie à obusier. De plus, dans le second groupe, où l'artillerie est montrée bombardant l'arrière de la zone fortifiée (routes de communication, réserves), les Allemands autorisaient déjà la participation sérieuse de l'artillerie canonnière, car à mesure que l'infanterie attaquante avançait, elle était rejointe par l'artillerie obusier du premier groupe. Le troisième groupe est le tir auxiliaire : il y a aussi pas mal d'armes à canon. Enfin, le quatrième groupe est la contre-batterie : la relation entre les obusiers et les canons est instable.

Cette illustration est issue de l'expérience de la guerre de tranchées, une guerre où l'infanterie défendante avait des avantages exceptionnels, car elle était tressée avec du fil de

fer et avait des couvercles en béton ; cette illustration souligne vivement l'importance de l'artillerie à obusiers pour l'infanterie en progression.

Batterie à deux canons

Récemment, un débat animé a éclaté sur l'organisation à deux canons des batteries. Il y a des partisans des batteries à quatre et deux canons. Dans l'histoire de l'artillerie tsariste, nous observons systématiquement comment la majorité des artilleurs défendent le nombre de canons dans leurs batteries à chaque tentative de réduire ce nombre. Il y avait beaucoup d'arguments en faveur du maintien du nombre précédent d'armes, et sa réduction s'est produite à chaque fois lors de la bataille. Quelles sont les principales propositions avancées par les éléments conservateurs en défense des batteries à poids plein, et maintenant, en particulier, des batteries à quatre canons ?

Les principaux motifs sont des considérations liées à la cadence de tir. Il est considéré comme absolument nécessaire de capturer rapidement des cibles vivantes rapides dans une fourche afin de les détruire en plusieurs rafales. Pour atteindre cet objectif, il est nécessaire d'avoir une artillerie à tir très rapide ; d'abord, et ensuite, il est plus avantageux pour cette fin d'avoir la batterie maximale possible. Parmi toutes les objections des conservateurs à quatre canons, ce point sur la destruction de cibles vivantes apparaissant rapidement est décisif pour eux. Il a déjà été mentionné qu'il y aura relativement peu de cibles réelles ouvertes pour l'artillerie. Nos champs de bataille sont déserts. Déjà dans la période d'approche, l'infanterie se disperse le long des approches cachées et avance le long jusqu'au moment où il est nécessaire de faire demi-tour et d'entrer dans une compétition de tir avec le défenseur. En général, cela se produit déjà dans la zone de tir de fusil et de mitrailleuse. Y a-t-il besoin d'un soutien d'artillerie pour ce feu ? Bien sûr, il ne faut absolument pas refuser, mais son importance n'est pas grande. Les mitrailleuses touchent beaucoup plus profondément et sont une arme bien plus terrible pour l'infanterie que les éclats d'obus. C'est d'autant plus clair qu'en défense, l'artillerie est relativement clairsemée et ne peut pas ouvrir un vrai feu partout sur l'infanterie qui avance rarement. Si les mitrailleuses et les fantassins individuels peuvent ouvrir le feu sur chaque homme en fuite, et que l'infanterie en avance agit ainsi, alors l'artillerie ne peut pas se permettre ce luxe. Il n'a aucun sens qu'elle tire sur l'ennemi qui s'est allongé et s'est appliqué au terrain. Par conséquent, il me semble que ces considérations fondamentales des conservateurs à quatre canons ne peuvent guère être justifiées par la réalité du combat. La prochaine objection lourde soulevée par les artilleurs est que si seule une batterie de quatre canons est divisée en deux, alors dans chacune d'elles, un des canons sera certainement perdu. Bien sûr, cela ne peut guère être une loi aussi inévitable. Après tout, nous savons que dans l'ancienne armée, et encore plus dans l'Armée rouge, notre artillerie était souvent divisée en pelotons. Dans plusieurs cas, cela est également recommandé par des lois étrangères. Ainsi, cette objection à la batterie de deux canons ne peut être considérée comme sérieuse. La réalité du combat oblige toujours la batterie de quatre canons à se diviser constamment en deux pelotons distincts.

Quels arguments peut-on avancer en faveur d'une batterie de deux canons ?

Tout d'abord, le fait que l'artillerie, selon l'expérience des guerres passées, doit toujours être divisée en pelotons. En même temps, les pelotons n'ont pas suffisamment d'autonomie matérielle pour effectuer un tir flexible. Il est donc plus rentable de formaliser ce fait, de réorganiser les pelotons en batteries, de leur fournir les moyens nécessaires de communication, de reconnaissance et de surveillance. Cela augmentera bien sûr leur capacité de combat et donc la puissance du tir d'artillerie. S'il est nécessaire de tirer sur des cibles massives réelles selon la situation, alors les commandants de bataillon peuvent toujours rassembler leurs batteries en un seul endroit et ainsi restaurer non seulement leurs batteries actuelles de quatre canons, mais même celles de six et huit canons. Ainsi, avec un système à

deux canons, la transition vers un système multi-canons est possible. Cependant, on ne peut pas en dire autant de la transition d'une batterie à quatre canons à une batterie de deux canons. Avec la structure actuelle de l'artillerie, diviser la batterie en parties a toujours un effet néfaste sur le contrôle du tir.

Cette faiblesse de notre batterie est prise en compte même par les canons à quatre canons. Ils cherchent différentes façons de sortir de l'impasse, mais aucune proposition sérieuse n'est en vue. Notre batterie de quatre canons, divisée en deux pelotons, perd clairement son efficacité au combat, et en même temps la situation de combat exige une telle division. Ces considérations prouvent clairement que la transition vers une batterie de deux canons ne peut apporter que des avantages, mais, bien sûr, elle sera compliquée par la disponibilité des moyens techniques de communication nécessaires, des dispositifs optiques, des commandants de batterie formés, etc.

La rareté de notre artillerie exige avec une urgence particulière la transition vers une batterie à deux canons. Pour le succès de l'offensive, il est nécessaire d'allouer un groupe de contre-batterie, ce qui, bien sûr, affaiblit la puissance de l'artillerie divisionnaire et complique ainsi l'offensive d'infanterie. Moins nous allouons d'artillerie à la guerre de contre-batterie et plus nous obtenons de résultats dans cette zone, plus nous faciliterons la position de l'infanterie attaquante. Bien sûr, il n'est pas nécessaire d'assigner une batterie de quatre canons à chaque batterie ennemie. Il suffit d'assigner deux canons à cet effet, ce qui peut tout aussi bien réduire au silence n'importe quelle batterie ennemie, si seulement elle parvient à en trouver la position. Nous le savons grâce à l'expérience des guerres civiles et impérialistes, et cela est également confirmé par les manuels de terrain étrangers. Le Statut polonais stipule ce qui suit à cet égard :

« Pour déterminer l'artillerie nécessaire pour combattre l'artillerie ennemie, on suppose qu'une demi-batterie suffit à neutraliser une batterie ennemie, mais seulement dans la mesure où l'artillerie dans les batailles précédentes, par exemple, au début de la bataille, a généralement montré sa supériorité sur la batterie ennemie. »

Si, dans une telle situation, nous allouons un peloton d'artillerie contre chaque batterie ennemie, il est alors assez évident qu'il leur sera assez difficile de faire face à leur tâche. Faute de communications suffisantes, sans dispositifs optiques et autres nécessaires, et enfin, sans commandement formé au tir d'artillerie indépendant, ce peloton ne pourra extraire de ses canons qu'une fraction de l'utilité au combat qu'elle pourrait réellement fournir. Ce serait une toute autre affaire si nous formions ces deux canons en une seule batterie. La réalité du feu augmente, les chances de réprimer l'artillerie ennemie augmenteront. Ainsi, nous pourrions nous limiter à placer deux de nos canons contre la batterie ennemie de quatre canons. On ne peut pas en dire autant d'un peloton séparé. Il est clair qu'une batterie de deux canons nous permettra d'utiliser notre artillerie de la manière la plus économique au combat.

Mais même lorsqu'il s'agit de tirer sur la zone défensive d'infanterie ennemie, une batterie de deux canons présente certains avantages. Bien que la plupart du temps le bombardement de cette bande soit effectué dans certaines zones, dans de nombreux cas, il sera nécessaire de toucher des points morts individuels. Une batterie de quatre canons est-elle nécessaire pour ces dernières tâches ? Bien sûr que non. Un deux canons peut accomplir la même tâche et avec le même succès, et si c'est le cas, alors ici aussi, pour vaincre l'infanterie ensevelie, une batterie de deux canons sera dans plusieurs cas plus économique qu'une batterie de quatre canons.

Le deuxième Congrès du ZNO du Front de l'Ouest a adopté la résolution suivante à ce sujet :

« Pour des raisons tactiques, les batteries de deux canons doivent être reconnues comme opportunes, et pour des raisons techniques, de telles batteries devraient être reconnues comme permises. La transition vers des batteries à deux canons n'est possible que si elles

disposent de tous les moyens techniques et du personnel, dont la préparation doit être effectuée en temps voulu. »

De plus, le congrès de l'EIT a soulevé la question des tests pratiques de la batterie de trois canons. Une telle batterie sera plus économique qu'une batterie à quatre canons. La perte d'un canon affaiblit relativement peu l'effet du feu, et, enfin, le chiffre trois correspond d'une certaine manière à notre organisation triple : trois compagnies pour un bataillon, trois bataillons pour un régiment, etc. Je crois personnellement qu'une batterie de trois canons, bien que plus avantageuse qu'une batterie de quatre canons, signifie une sorte de compromis.

Le Congrès de l'EIT considère qu'une batterie de deux canons ne devrait pas avoir une économie. Seules les divisions disposent d'une économie, et ces dernières [223] combinent trois batteries. Ainsi, une batterie de deux canons est également avantageuse en termes de rapport entre l'arrière et la formation.

Lors du congrès d'artillerie du front occidental, la question des batteries de quatre et deux canons fut également vivement débattue. Il s'est avéré que le nombre de partisans des batteries à deux canons augmentait continuellement. Cependant, le nombre de canonnières à quatre canons restait légèrement supérieur à celui des canons à deux canons : le premier - 23, et le second - 16. Les quatre canonnières adoptèrent la résolution suivante :

« La question de la réorganisation d'une batterie de quatre canons en batteries de deux canons est née uniquement du fait que l'infanterie se déplaçait en nouvelles formations, n'a été développée que théoriquement et n'a pas beaucoup d'expérience de la guerre. L'artillerie est puissante dans sa puissance de tir et doit disposer d'une flexibilité suffisante, à savoir : la masse et la fragmentation selon les cibles apparaissant lors des différentes phases de la bataille, ce qui est possible avec une batterie de quatre canons avec un changement de tactique de tir. De plus, un facteur indiscutable est que l'artillerie devra travailler non seulement sur l'infanterie, mais aussi sur l'artillerie et les réserves (grands groupes), les chars, les voitures blindées, les avions ; tirer des obus chimiques, mener un tir de barrage, ce qui nécessitera la puissance des ombrelles et des méthodes de tir, ce qui n'est possible qu'avec une batterie de quatre canons.

La situation économique de la République est également du côté de la batterie à quatre canons, car la transition vers l'organisation des batteries à deux canons augmente le nombre d'unités organisationnelles, ce qui entraîne des dépenses inutiles. L'absence de matériel nécessite un traitement et des soins minutieux, ce qui est impossible avec une batterie de deux canons, car les canons ne seront pas reposés et les dommages causés à un canon (ce qui arrive très souvent) laisseront une batterie avec un seul canon.

Le seul inconvénient d'une batterie de quatre canons est peut-être que la position d'une batterie de quatre canons dans une ligne (avec roues) la dévoile, mais cette situation peut être détruite par l'installation de pelotons de canons à intervalles accrus.

En tenant compte de tout cela, ainsi que du fait que certaines cibles durant la période d'approche, en raison de leur insignifiance en termes de taille (mitrailleuses, sections de flanc, artillerie de petit calibre), ne nécessiteront le feu que d'une batterie de deux canons, et certaines, en raison de leur taille et de leur importance tactique, d'une batterie de quatre canons, nous proposons de modifier la tactique de tir afin que la batterie puisse accomplir ces tâches plus rapidement. À cette fin, le commandant de la batterie de quatre canons, ayant placé la batterie en position (avec roues), installe deux postes d'observation principaux avec des pelotons attachés, qui tirent pendant la période d'approche sur des cibles insignifiantes [224]. Au moment où un feu plus puissant est nécessaire pour toucher des cibles importantes, le commandant de la batterie, qui se trouve à l'un des postes d'observation, rejoint le feu du deuxième peloton et continue de tirer. Ainsi, la puissance, l'ombre et la nature méthodique du feu sont préservées. Les opposants à une batterie de quatre canons affirment que cela peut être réalisé par un commandant de bataillon avec des batteries de deux canons. Mais ce n'est pas si simple. Pour combiner le feu de plusieurs batteries sur une même cible, il est

nécessaire que les commandants de bataillon et les commandants de division le voient^{48}, ce qui est irréalisable à 99 % dans la guerre mobile. Le commandant de bataillon d'une batterie de quatre canons peut faire cela rapidement et facilement, car il verra sur quoi il va tirer et, en fonction de ses tirs, il connaîtra toutes les données (distance, angle de virage, etc.). Bien sûr, la qualification du commandant de bataillon doit être renforcée, car il sera déjà un chef technique et tactique.

Cela ne diminue en rien le rôle du commandant de bataillon, comme le disent les partisans des batteries à deux canons. Le rôle du commandant de bataillon reste le même, à savoir contrôler le feu du bataillon dans les cas où le front s'arrête et où le secteur attribué au bataillon est visible pour le commandant.

En même temps, il faut se rappeler qu'il est plus facile de diviser une batterie de quatre canons en pelotons que de rassembler des batteries de deux canons complètement séparées pour des travaux temporaires. L'approvisionnement en tir dû à la décentralisation deviendra plus compliqué avec une batterie de deux canons et nécessitera des véhicules supplémentaires.»

Les partisans des batteries à deux canons ont élaboré la résolution suivante :

« Le développement historique de l'artillerie s'est déroulé parallèlement à l'amélioration technique des systèmes d'artillerie. »

Les progrès techniques ont inévitablement conduit à l'évolution des tactiques de feu. À cet égard, chaque nouvelle guerre modifiait l'expérience des précédentes en fonction de son caractère. Ainsi, sur la base de l'expérience de la guerre de Sécession, lorsqu'il était souvent nécessaire de diviser les batteries en pelotons distincts en raison des exigences de manœuvre, ainsi que du fait que la future guerre sera principalement de nature maniable, ce qui nécessite que l'artillerie crée des unités d'artillerie flexibles, mobiles et bien adaptées, la question se pose involontairement de réduire le nombre de canons par batterie afin de réaliser concrètement l'adaptabilité de l'artillerie à la Des exigences d'une nouvelle guerre. Réduire le nombre de canons par batterie conduit à l'idée de créer une batterie de deux canons. La transition vers une batterie de deux canons présente des aspects majeurs positifs.

A) Tactique

- 1) En tenant compte de la possibilité future d'une guerre pour l'Armée rouge de caractère exclusivement maniable, afin d'affronter l'ennemi mécanisé avec la flexibilité et la maniabilité des effectifs sans moyens techniques, il est nécessaire de créer un grand nombre d'unités tactiques et techniques flexibles capables de manœuvrer dans n'importe quelle situation, ce qui est possible grâce à l'organisation d'une batterie de deux canons, sans dépasser la norme du nombre de canons par division.
- 2) La situation du combat moderne, qui sera caractérisée par l'activité ennemie à de nombreux points du champ de bataille, nécessite l'effet généralisé du feu d'artillerie, et par conséquent une augmentation significative du nombre de batteries de tir.
- 3) Les exigences imposées par l'artillerie dans les conditions du combat moderne, dépendant d'un nombre significatif de cibles importantes pour la destruction par le feu d'artillerie (flexibilité du tir, maniabilité, puissance et capacité à camoufler le feu aux bons moments), peuvent être satisfaites avec grand succès par une batterie de deux canons.
- 4) La présence d'un nombre significatif de cibles importantes pour la destruction par le feu d'artillerie, qui ne nécessitent pas la concentration du feu d'une batterie de quatre canons, rend nécessaire de saturer les champs de bataille d'un grand nombre de batteries de tir.
- 5) La transition vers un grand nombre de batteries et de bataillons :
 - a) facilite la résolution du problème de service des formations d'infanterie, et
 - b) en contrant l'artillerie ennemie par un grand nombre de batteries de tir, elle facilite le combat contre l'ennemi, qui dispose d'une grande artillerie.
- 6) Le degré accru de camouflage et l'applicabilité de l'ennemi au terrain ainsi que la présence de cibles importantes qui dispersent l'attention des commandants de bataillon nécessitent

une augmentation du nombre de postes d'observation totalement indépendants, ce qui est possible avec une augmentation du nombre de batteries et avec la norme d'armement existante.

7) La commodité dans le choix d'une position, ce qui réduit considérablement le temps de reconnaissance de la position et de préparation au combat.

8) Augmentation des capacités de manœuvre de l'artillerie grâce à la grande commodité de combiner le tir frontal avec le tir de flanc.

9) Une grande commodité de camouflage, tant au combat qu'en marche.

10) La création d'unités flexibles et maniables rapprochera le commandant du bataillon du contrôle tactique du tir, ce qui n'était pas le cas jusqu'à présent dans la plupart des cas.

11) Grâce aux propriétés des gaz asphyxiants, la guerre chimique est entièrement assurée par une batterie à deux canons.

12) Le combat contre l'artillerie ennemie n'est en rien affaibli, car le tir réussi même d'un seul canon provoque une nervosité dans le travail des effectifs et, de plus, pour le tir anti-batterie, le feu de plusieurs batteries peut être concentré sous la direction du commandant du bataillon.

B) Technique

1) La nature des cibles, étroites à l'avant et profondes (groupes, maillons, mitrailleuses lourdes, chars et véhicules blindés, etc.), ne nécessite pas la concentration du feu des batteries de quatre canons, car les cibles peuvent bien être touchées par le feu d'une batterie de deux canons.

2) La taille des cibles le long de l'avant et en profondeur exclut la nécessité d'une batterie de quatre canons. La létalité du tir d'une batterie de deux canons est tout à fait suffisante, ce qui est également bénéfique en raison de la réduction de la consommation et du gaspillage improductif d'obus.

3) Fourniture de grands moyens d'observation et de communication.

4) Une forte probabilité de maintenir le nombre de batteries de tir en raison de la difficulté à les sentir par l'ennemi.

5) Une provision suffisante pour un réglage et un tir réussis pour tuer.

6) Facile à utiliser sur batterie.

7) Accélération de la préparation à ouvrir le feu.

Afin d'éliminer l'imperfection du matériel, qui crée la crainte de l'échec de toute la batterie en cas de mise hors service d'un canon, il est nécessaire d'améliorer le matériel, et d'autre part, cela peut être éliminé par l'inclusion de maîtres d'artillerie dans la batterie et la fourniture du nombre nécessaire de pièces détachées, notamment parmi les plus fragiles.

Il ne fait aucun doute que le mouvement en faveur d'une batterie à deux canons est un mouvement progressiste. Je suis presque certain que l'Armée rouge va bientôt passer à une batterie de deux canons. Ce faisant, elle augmentera sa puissance, sa capacité opérationnelle. Le nombre de batteries est d'une importance capitale, et ce n'est pas pour rien que Gascoign attire avec insistance l'attention de ses lecteurs sur le fait que le corps français disposait de plus de batteries que les Allemands. Il y voit à juste titre la plus grande maniabilité de l'artillerie française par rapport à celle de l'Allemande.

Je vais aborder un peu plus la question de la traction mécanique, bien que cela ne soit pas lié à la question d'une batterie à deux canons. Il ne fait aucun doute que plus l'industrie et la technologie évolueront, plus la traction des chevaux sera remplacée par la traction de tracteur. Néanmoins, l'état de notre industrie ne nous permet pas de prendre des mesures décisives en ce sens. Cela doit être clairement compris, mais en même temps il est utile pour nous d'apprendre à utiliser l'artillerie à tracteur, car, d'abord, au cours du développement de notre industrie, nous devons bien sûr adopter sérieusement une nouvelle base à cet égard, et, d'autre part, nous ne devons pas oublier que nos adversaires potentiels, s'ils ne sont pas plus forts que nous sur le plan industriel, seront équipés de toutes les améliorations techniques au

détriment du capital ouest-européen. Et dans ce cas, il ne fait aucun doute que nous prendrons cette artillerie à l'ennemi et, bien sûr, nous devons pouvoir l'utiliser immédiatement et la retourner contre nos ennemis.

Au fait, je vais aussi aborder la question des boîtes de charge. Nous devons opter pour les réduire autant que possible en les remplaçant par des wagons jumelés. Les calculs montrent qu'il est ainsi possible d'augmenter significativement la capacité du transport d'artillerie en présence des mêmes véhicules à cheval.

Partie matérielle

Je ne parlerai ici que de la qualité de la partie matérielle de l'artillerie, tant sous sa forme actuelle que dans sa forme théoriquement possible.

Tout d'abord, à propos des armes.

En général, un obusier est plus rentable qu'un canon, tant techniquement que en combat. En raison de la vitesse initiale plus faible, un obusier du même calibre sera toujours plus léger qu'un canon et aura toujours un calibre plus grand avec le même poids. Ainsi, en termes de mobilité et de puissance de tir, l'obusier est plus élevé que le canon. Il suffit de comparer un canon à 42 lignes et un obusier à 48 lignes pour comprendre ce ratio. Et de plus, il faut garder à l'esprit que la conception de notre obusier est très désirable. Puisque l'offensive d'infanterie est mieux soutenue par de l'artillerie de gros calibre, nous avons toutes les raisons de conclure que l'artillerie à obusiers est, au sens complet du terme, l'artillerie d'attaque et de manœuvre, tant par la puissance de son tir que par la relative légèreté de son matériel.

Le fait que notre canon soit conçu avec plus de succès qu'un obusier est un accident et ne devrait pas être évalué comme quelque chose de naturel.

Si l'on aborde les obus d'artillerie, on verra qu'un obusier est plus avantageux qu'un canon. Alors que dans un canon, la pression colossale des gaz nécessite des obus en acier de la plus haute qualité, l'obusier permet des obus fabriqués en acier de pire qualité. Les Allemands les fabriquaient même en fonte.

Le canon n'aurait aucun intérêt si les éclats n'existaient pas. Mais dans ce côté le plus fort du pouvoir réside sa faiblesse inévitable. Le fait est que la production de tubes espaceurs est une tâche très délicate qui demande une grande précision et exactitude. En temps de paix, les usines ont la possibilité de fabriquer ces tuyaux en toute sécurité, et leur précision est vraiment excellente. Mais pendant la guerre, lorsque la production massive et super-massive d'obus commence, la qualité des tubes à distance diminue constamment. Grâce à cela, la précision du tir sur des cibles réelles est réduite à zéro. Nous avons remarqué des faits obstinés qui reviennent à chaque guerre. L'artillerie sort jusqu'au cou remplie d'éclats d'obus, et se termine par des grenades. Bien sûr, en plus de l'aspect technique, il y a aussi une réalité du combat. L'artillerie, cédant à la voix de l'infanterie, abandonne son projectile favori – les éclats d'obus – et doit sans rien décider en faveur des grenades et des bombes. Ce fut le cas à la fois pendant la guerre du Japon et la guerre impérialiste. Surtout dans le dernier. À la fin de la guerre, les éclats d'obus furent complètement remplacés par des grenades. Si l'on ajoute un nouveau moyen à la puissance destructrice de la grenade, la mort progressive due aux éclats devient assez évidente. Si tel est le cas, et c'est le cas, alors y a-t-il un besoin, y a-t-il une raison, y a-t-il une raison d'avoir une artillerie de canon aussi puissante que celle que nous voyons dans notre pays, et de garder un obusier dans le corral ? Ni les intérêts du combat d'infanterie, ni les possibilités tactiques du tir d'artillerie, ni, en fin de compte, les intérêts économiques du pays ne peuvent reconnaître une telle situation comme opportune.

Dans le chapitre précédent, nous avons déjà évoqué les données grâce auxquelles la production d'un obusier peut être moins coûteuse qu'une arme. Une faible vitesse à la bouche nécessite moins de pression des gaz de poudre, ce qui permet une baisse de la qualité de

l'acier. En ce qui concerne les coquilles, cette différence est particulièrement grande. Un obusier, comparé à un canon, représente un fardeau beaucoup moindre pour l'économie du pays dans la fabrication d'obus. Si l'on ajoute à cela les normes de consommation d'obus, alors l'économie obtenue avec une artillerie d'obusier plus puissante devient encore plus évidente. Dans son livre sur l'évolution de l'artillerie, Gascouin s'attarde en détail sur cette question et, malgré tout son amour pour le canon et l'artillerie française, parvient néanmoins à certaines conclusions : le canon est l'arme la plus gaspilleuse, la plus difficile à aspirer l'énergie économique du pays. Si l'on ajoute aux avantages techniques de l'obusier l'effet moral qu'il obtient, alors son économie augmentera encore plus fortement. Bien qu'un canon puisse finalement causer la même destruction qu'un obusier, il doit tirer un nombre bien plus important d'obus pour y parvenir. En même temps, aussi étrange que cela puisse paraître, la destruction causée par une arme à feu ne peut être comparée à celle d'un obusier. Quelle est l'explication à cela ? Oui, par le fait que l'effet concentré d'un ouragan de tirs par un canon obusier est pulvérisé. Cette différence peut s'expliquer par l'exemple le plus ordinaire. Si vous prenez une livre de duvet et une livre de fer et que vous frappez d'abord une personne à la tête avec l'un puis l'autre, la différence ne sera pas longue à se faire sentir. C'est cette simple différence, que les fantassins comprennent si bien, que les artilleurs ne veulent pas toujours comprendre.

Dans ses conclusions sur l'économie de l'artillerie, Gascouin affirme que l'Allemagne, grâce à la présence de nombreuses pièces d'artillerie montée, était bien plus économique que la France pour résoudre les tâches offensives. Les Français durent dépenser des fonds colossaux pour leurs percées. Ils ont lancé des millions et des dizaines de millions d'obus là où les Allemands avaient besoin de plusieurs fois moins de coûts. Grâce à cela, les possibilités de résistance allemandes se sont étendues pendant très longtemps, malgré la gravité de la situation économique du pays. Au contraire, la France et ses alliés, qui disposaient de ressources bien plus importantes, suivirent néanmoins rapidement la voie de l'épuisement de leur industrie.

J'ai entendu à plusieurs reprises des artilleurs dire que les conclusions de Gascoein sont erronées. Cependant, les tentatives de réfutation que j'ai entendues ne méritent pas une attention sérieuse. Il me semble que cette question est claire, que l'arme est plus chère pour le pays, et en même temps elle est moins nécessaire pour l'armée. L'obusier peut et doit être reconnu comme économiquement plus rentable. Et en tenant compte du fait que l'obusier est la condition matérielle préalable à l'offensive, qu'il crée des opportunités offensives pour l'infanterie, et par conséquent pour l'armée en général, nous pouvons en tirer une autre conclusion, à savoir que l'offensive est économiquement moins coûteuse que la défense.

Conclusions

Quelles sont les principales conclusions que l'on peut tirer de tout cela ? La première conclusion concernera le fait que l'artillerie est, par nature, une arme d'attaque. L'infanterie sans assistance d'artillerie est en grande partie impuissante. Pas la défense, pas la destruction de cibles attaquantes vivantes, qui dans la guerre moderne sont à peine perceptibles, car elles sont appliquées au terrain et présentées le plus souvent sous forme d'hommes isolés, mais l'attaque de l'ennemi, la défaite de son infanterie, la défaite de sa résistance organisée, l'étouffement de ses tirs de mitrailleuse et de fusil — ce sont là les principales tâches de l'artillerie. Alors que de petits objectifs sont attribués à l'artillerie régimentaire, l'artillerie divisionnaire remplit le rôle principal d'une sorte de troupes — elle ouvre la voie à l'infanterie.

Pour accomplir cette tâche principale, l'artillerie doit bien sûr repousser activement l'artillerie ennemie en la réduisant au silence. C'est principalement la tâche de l'artillerie du corps.

Le taylorisme dans l'activité de combat de l'artillerie est une garantie certaine de victoire.

Une batterie de deux canons est mûre et constitue une étape nécessaire pour accroître la puissance de notre artillerie.

L'obusier, en tant que fléau le plus redoutable de l'infanterie, est la base de l'artillerie divisionnaire.

Bien sûr, tout en reconnaissant que la tâche principale de l'artillerie est de préparer la voie à l'infanterie, il ne faut pas oublier que dans de nombreux cas, elle comporte aussi des tâches auxiliaires, comme la lutte contre des cibles individuelles vivantes et techniques, etc.

Enfin, il est nécessaire d'attirer l'attention de tous les artilleurs sur le fait que dans de nombreuses guerres, à l'exclusion de la guerre impérialiste, beaucoup n'ont pas compris suffisamment bien leurs tâches. Tout le monde n'a pas toujours assimilé par l'idée que l'artillerie existe pour l'infanterie, que son activité de combat n'est réelle que dans la mesure où elle aide l'infanterie à accomplir sa tâche la plus difficile – l'offensive.

Beaucoup d'artilleurs ont une vision du monde inerte, fondée sur la conviction que l'artillerie est un facteur de combat autonome, capable de résoudre seul toutes les tâches de combat. Il touche l'infanterie défensive pendant l'offensive, et lorsqu'il est sur la défensive, il tire sur les unités d'infanterie en progression. Le concept de répartition du travail entre le feu d'infanterie et celui d'artillerie n'est en aucun cas intégré dans cette vision du monde. Ça sent l'escolastique de l'artillerie.

Il n'est pas effrayant qu'une telle déviation de la pensée de l'artillerie souffre de conceptions agressives, mais il est effrayant que cette vision confuse entraîne l'incertitude de la construction de l'artillerie.

Il est impossible de trouver une artillerie également capable à la fois offensive et défensive. Bien que l'offensive soit persistante et nécessite clairement une construction accrue d'obusiers, les intérêts de la défense racontent une autre histoire. Mais, comme cela a déjà été souvent dit à sa place, la défense, par sa nature même, sous toutes ses formes les plus courantes, ne peut en aucun cas confier des tâches décisives à l'artillerie. Ces tâches reposent principalement sur le tir de l'infanterie, et le tir d'artillerie n'est qu'auxiliaire. En offensive, la situation est tout l'inverse : le feu d'infanterie est auxiliaire, celui de l'artillerie principal et décisif.

La fascination des artilleurs pour les cibles réelles – chars individuels, etc. — tout à fait compréhensible ; C'est bien plus amusant de tirer sur une cible amusante. Ce n'est pas si excitant de retourner un cimetière, un potager, une colline, etc., où l'on ne peut pas voir ce qui se passe, on ne peut pas voir s'il y a de l'infanterie ni les pertes qu'ils subissent. Mais cette image, qui n'est pas encourageante pour les artilleurs d'artillerie, inspire enthousiasme et héroïsme chez les fantassins. Une impulsion offensive grandit involontairement en lui lorsqu'il voit que dans la zone ennemie « le sol se dresse » et lorsqu'il commence à ressentir le choc de l'ennemi dû à son feu d'infanterie affaibli. C'est à cette fin que toutes les pensées et tous les intérêts des artilleurs doivent être dirigés. L'essentiel n'est pas la fascination de mener des tirs d'artillerie, mais son principal résultat : l'avance de l'infanterie.

Dans ces lignes, je n'attaque pas toute la masse des commandants d'artillerie qui ont des effectifs, mais seulement des alchimistes d'artillerie brevetés. Cet ordre est très soudé, ancien et malveillant. Son influence doit être rejetée et éliminée. Ce n'est qu'alors que l'Armée rouge deviendra irrésistible dans l'offensive lorsque des vues rationnelles prévalent dans l'artillerie, qu'elle sera imprégnée de cette conviction saine que l'artillerie existe pour l'infanterie, et que l'ancien principe scolaire selon lequel l'artillerie est destinée aux artilleurs sera éradiqué.